

Les adolescents qui s'engagent dans des conduites à risque mettent en danger leur santé, voire leur existence. Développer de nouvelles perspectives de compréhension, de prévention et de soin de ces conduites à risque est utile pour en comprendre l'énigme à chaque fois singulière.

En pleine métamorphose identitaire, l'adolescent s'imagine être à la source de son existence en récusant d'être né de ses parents desquels il veut se dégager. Ce fantasme dit « d'auto-engendrement » inscrit l'adolescent dans une quête pour naître à lui-même et s'éveiller à une nouvelle existence.

Passage à l'acte, mise en danger, mais, aussi, jeux d'écriture, création d'avatars, de pseudo... sont autant de modalités sombres ou lumineuses que l'adolescence explore. La créativité et l'inventivité à l'œuvre à l'adolescence sont des leviers précieux pour trouver son chemin et se construire. L'engouement pour l'écriture autobiographique relayée par les technologies numériques en est une preuve spectaculaire.

Ce texte s'adresse à tout professionnel de l'adolescence pour comprendre des comportements difficiles et ouvrir aux jeunes des voies de création résolutive.

Membre du Collège international de l'adolescence, Ivan Darrault-Harris est professeur émérite de sciences du langage et sémioticien de l'Université de Limoges. Il a fondé, dans les années 1990, l'éthosémiotique, la sémiotique du comportement normal et pathologique, et a élaboré avec J.-P. Klein la première théorie psychosémiotique du changement humain en psychothérapie. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Identité et Représentation. La création plastique des adolescents guarani et kadiwéo du Brésil*, Lambert-Lucas, 2009.

yapaka.be

Coordination de la prévention  
de la maltraitance  
Secrétariat général  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
de Belgique  
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles  
yapaka@yapaka.be



## PUISSANCE DE L'IMAGINAIRE À L'ADOLESCENCE

Ivan Darrault-Harris

# **Puissance de l'imaginaire à l'adolescence**

*Ivan Darrault-Harris*

*Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.*

**Directrice de collection :** Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

## Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

**Comité de projets :** Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Raphaël Noiset, Jessica Segers, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

**Comité directeur :** Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Freddy Cabaraux, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoit Parmentier.

*Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.*

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles  
de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.  
Août 2021

<b>Être adolescent aujourd'hui</b> .....	<b>5</b>
Deux phénomènes sociétaux .....	5
Un triple deuil .....	7
<b>Le fantasme d'auto-engendrement</b> .....	<b>9</b>
La quête d'identité résolue ? .....	10
La conduite à risque éclairée .....	11
Auto-engendrement et conduites pathologiques .....	13
<b>Quand l'imaginaire crée son langage.</b> .....	<b>15</b>
Les affects dans les dictionnaires .....	15
L'amour, la sexualité .....	17
<b>Énonciations adolescentes</b> .....	<b>25</b>
Retour sur l'énonciation. ....	26
L'autobiographie fictive .....	29
<b>Les trois corps et leurs relations</b> .....	<b>31</b>
Un corps mutant .....	32
Un corps sexué .....	32
Le corps souffrance. ....	33
<b>L'imaginaire thérapeutique</b> .....	<b>41</b>
La construction du cadre .....	42
Charybde et Scylla .....	43
Quand les symptômes recèlent la solution thérapeutique ...	45
De la trop grande proximité. ....	46
De la fiction au mythe d'origine. ....	48
<b>Conclusion</b> .....	<b>51</b>
<b>Bibliographie.</b> .....	<b>55</b>

# Être adolescent aujourd'hui

## Deux phénomènes sociétaux

À la faveur, ou en dépit d'une crise sociétale où l'adolescent tient une place majeure : deux phénomènes, spectaculaires mutations, touchent directement la définition même de l'adolescence. Si, pour la génération née en 1945, l'adolescence correspondait quasi exactement à la puberté, s'y superposant temporellement, il n'en est plus rien aujourd'hui. Et les critères physiologiques de la puberté qui signent le début de l'adolescence ne sont plus pertinents pour en caractériser la fin. Il faut solliciter pour ce faire des critères d'ordre sociologique : occupation d'une habitation distincte de celle des parents, indépendance financière, constitution d'un couple stable. Si, donc, l'adolescence, au sens strict, continue souvent de désigner, par commodité, la période pubertaire, il faut reconnaître aujourd'hui l'existence d'une *pré-adolescence* : des enfants d'âge prépubertaire (8-10 ans) présentent des comportements, mais aussi des troubles psychologiques typiques de l'adolescence ; d'autre part, il faut introduire les termes de *post-adolescence* ou *adultescence* pour définir la longue période qui va de la fin de la puberté à l'entrée effective dans l'adultité (de 17/18 à 26/27 ans). La période de l'adolescence subit donc un étirement et vers l'amont et vers l'aval : sa durée excède de près de dix années l'adolescence de la génération d'après-guerre.

Le second phénomène caractéristique concerne l'attitude parentale à l'égard des adolescents. En effet, la génération adulte, souvent bien démunie dans la prise en charge des comportements adolescents

difficiles, présente tous les signes d'une nostalgie active de l'adolescence, par exemple, en adoptant les goûts musicaux, les styles vestimentaires, mais aussi en remettant en cause l'exercice de l'autorité parentale, pourtant source, pour l'adolescent, de sécurité, de liberté et d'identité. Ainsi, injonction paradoxale, demande-t-on instamment aux adolescents de devenir enfin adultes en leur présentant souvent un tableau dissuasif de l'adultité. Alors que l'adolescent en mutation d'identité a le plus grand besoin d'adultes, repères permanents assumant sans faille leurs rôle et position générationnels.

Ce phénomène de non-assomption adulte du statut générationnel est malheureusement conforté par la même attitude chez la génération grand-parentale : le refus de la vieillesse est devenu spectaculaire, faisant l'objet d'exploitations commerciales nombreuses (l'apparition sur Internet des « cougars », femmes d'âge mur aux revendications sexuelles appuyées, en est un des signes).

Si cette prolongation de la durée de l'adolescence est due aussi à l'allongement des études, chacun peut constater que la recherche d'un emploi correspondant à la qualification et aux diplômes acquis est de plus en plus difficile. Et fréquent est donc le maintien, pour raisons financières, dans le domicile parental. D'où le syndrome Tanguy, du nom du film, sorti en 2001, d'Étienne Chatiliez, où des parents tentent de se débarrasser, assez violemment, de leur fils incapable de les quitter, malgré, en l'occurrence, sa confortable indépendance financière.

C'est dans ce contexte pour le moins difficile que les adolescentes et les adolescents sont contraints aujourd'hui de construire leur nouvelle identité et de trouver leur place dans l'espace social.

## Un triple deuil

Nous accorderons une place primordiale au processus pubertaire, à la transformation corporelle, unique dans la vie de l'individu, qui s'accompagne, on ne le souligne pas suffisamment, d'un triple deuil qui accroît les difficultés de la quête adolescente d'identité.

Le deuil, d'abord, du corps infantile pourtant si confortable dans sa stabilité, sa croissance sans à-coups ni éruptions cutanées incontrôlables. Cette perte a pour nous des conséquences sous-estimées, nous y reviendrons chemin faisant. S'ensuit aussi, inévitablement, le deuil du couple parental auteur de ce corps d'enfant perdu. La relation de l'adolescent à ses parents subit une transformation souvent fort mal vécue par eux, et il faudra attendre, quelquefois longtemps, enfin, les retrouvailles. Il ne faudrait pas oublier un troisième deuil, celui du corps qu'on se rêve de posséder, à partir des canons de beauté médiatisés par les magazines, les films, la publicité de la mode. Mais le corps de la puberté est incontrôlable, malgré toutes les tentatives de le domestiquer, de le dompter (piercings, tatouages, régimes alimentaires draconiens), et le miroir – hélas ! – montre cruellement que l'on ne va ni vers Claudia Schiffer ni vers Brad Pitt. Bien pire, le corps imposé par la puberté peut devenir un ennemi intime, tyrannique, haï, déclenchant parfois des projets suicidaires.

Cela dit, notre expérience clinique, pendant plus de dix ans, dans un service de psychiatrie infanto-juvénile, conforte les statistiques généralement admises : 80 % des adolescents vont bien, et ne nécessitent aucune aide ou intervention psychothérapeutiques. Sur les 20 % qui restent, seul un quart, soit 5 %, présente un tableau psycho-pathologique grave (dont le passage à la schizophrénie), les autres relevant

d'une psychothérapie à effets résolutifs souvent à court terme.

Si nous avons découvert, chez l'adolescent, la puissance manipulatrice d'un imaginaire réveillé par la puberté, nous serons amenés à préconiser et illustrer le recours à l'art-thérapie, soit la mobilisation thérapeutique de cette même puissance de l'imagination.

La grande complexité de notre objet, le comportement adolescent – actions et discours – nécessite à nos yeux une approche multidisciplinaire incluant l'éthosémiotique, la sémiotique du comportement normal et pathologique, que nous avons fondée (dans le cadre de l'École sémiotique de Paris créée par A. J. Greimas au début des années 1960). Appartenant aux sciences humaines, la sémiotique est une discipline qui décrit et analyse les nombreuses formes de signification produites par l'homme (littérature, peinture, photographie, cinéma, architecture, musique, etc.) en tentant de rendre compte de son engendrement.

## Le fantasme d'auto-engendrement

Mais qu'entend-on précisément par fantasme ? C'est un scénario où le sujet qui imagine réalise un désir inconscient. Si le fantasme, notons-le, peut occuper le rêve, il peut aussi surgir – ainsi dans la rêverie diurne – en plein éveil. Freud cite le cas de ce jeune garçon qui, ayant entendu parler d'une place à prendre, file vers l'entreprise en question. Et là, en chemin, il imagine, en quelques secondes, qu'il arrive, qu'il plaît au patron, qu'il est engagé, qu'il réussit pleinement et, se mariant avec la fille du patron, devient le propriétaire de l'entreprise.

Avant d'en arriver à la description d'un fantasme que nous considérons central dans l'imaginaire adolescent, il est bon de citer, par contraste, un fantasme infantile très répandu : l'enfant est soudain envahi par l'idée (vers 6/7 ans) que ses parents ne sont pas ses parents et que cela explique, par exemple, les injustices qu'il doit subir, alors que ses frères et sœurs bénéficient d'un traitement bien plus favorable. Un ami écrivain en proie à ce fantasme me disait qu'il pensait avoir été vendu par ses véritables parents, romanichels, et, dès que des roulottes arrivaient dans son village, l'œil humide, il les recherchait.

C'est un tout autre fantasme que nous avons rencontré chez l'adolescent, de manière très consciente – ainsi dans des écrits – ou comme source, nous le verrons, de comportements typiques, le fantasme n'apparaissant pas alors de façon explicite.

En effet, l'adolescent ne remet nullement en cause sa filiation : ses parents, sans aucun doute, sont bien

les siens. Et il peut aller quelquefois, à la faveur de conflits, jusqu'à regretter qu'il en soit ainsi.

Ce qu'il remet en cause, c'est un fait incontestable, à savoir qu'il est le résultat d'un acte d'engendrement dont il a été complètement exclu. Et il/elle imagine, sur le mode fantasmatique, qu'il en soit autrement en expulsant le couple parental de sa position de procréateurs. L'adolescent imagine le récit fantasmé de son auto-engendrement.

### La quête d'identité résolue ?

Mais comment justifier l'apparition et la force d'un tel fantasme à l'adolescence ? Un fantasme dont la structure narrative est pour le moins surprenante : le sujet s'imagine prenant la place du couple parental et s'engendrant, se plaçant à l'origine de sa propre existence. Scénario ressenti comme résolutif de toutes les difficultés liées à la quête d'identité.

Dans la mesure où une transformation corporelle (ainsi, une maladie) peut réveiller un fantasme endormi, inactif, on peut donc émettre l'hypothèse que le fantasme d'auto-engendrement est activé, suscité par la révolution corporelle vécue à l'adolescence. Cette période, rappelons-le, est effectivement celle d'un triple deuil produit par une castration : d'abord celui du corps de l'enfant ; celui du couple parental à l'origine de ce corps ; enfin du corps nouveau, idéal que l'on se rêvait et qui n'advient pas. L'adolescent, fantasmatiquement, se place dans une position d'ubiquité : occuper simultanément sa propre position et celle d'un démiurge capable d'engendrer et de contrôler ce nouveau corps. S'éclaire ainsi la relation entre le corps en mutation et le psychisme en bouleversement. Relation, jonction sémiotique entre une entité de signifié, un contenu, le scénario fantasmatique d'auto-engendrement, et

un signifiant disponible, une forme à saisir, la transformation pubertaire.

Notre hypothèse est donc qu'un événement corporel majeur, la puberté, réveille ce fantasme en lui fournissant ce qui lui manque pour constituer une entité sémiotique complète : le fantasme d'auto-engendrement est activé par la survenue d'un nouveau corps échappant à l'initiative parentale et aussi à celle du sujet adolescent, devenant par là même, on le verra, la source, entre autres, des conduites à risque.

### La conduite à risque éclairée

Les adolescents (européens, occidentaux) ont tendance à multiplier des conduites mettant en danger leur santé et leur vie même (usages immodérés d'alcool, de drogues ; prises de risque dans la conduite de véhicules ; tentatives de suicide, etc.). Et cela malgré les plans de prévention de ces conduites, généralement peu efficaces, car ils pèchent à nos yeux par incompréhension du moteur somato-psychique profond de ces conduites. L'engendrement de cet acte si répandu mérite donc une justification, car il met en évidence la jonction, pour nous de nature sémiotique, entre le corps pubertaire, mutant, et un élément que nous considérons comme central dans l'espace psychique de l'adolescent, soit, selon notre dénomination, le fantasme d'auto-engendrement.

De fait, l'analyse de la conduite à risque adolescente se heurte à une énigme : la mise en danger de la santé, voire de la vie même, est un acte privé et de causes claires et de conséquences recherchées. Un acte insensé du point de vue de la logique narrative, apparaissant donc comme totalement gratuit. Même s'il s'accompagne généralement d'un ressenti d'euphorie, effet sous-estimé par les plans de prévention.

Pour poursuivre la justification de cette hypothèse, prenons un exemple de conduite à risque collective survenue dans l'actualité de la ville de Tours : un groupe d'adolescents décide de traverser de nuit, en rampant, l'autoroute A10. Le risque de mort est bien réel : un adolescent est tué.

Apparaissent trois niveaux distincts et complémentaires de signification :

- le premier niveau d'analyse fait apparaître un acte de transgression : il est interdit aux piétons de pénétrer dans l'espace de l'autoroute ;
- le second niveau, comme le précédent, est d'ordre socio-sémiotique, celui de la mise en place d'un rite d'initiation (dans une société où ils ont quasi tous disparu) : les adolescents ayant réussi l'épreuve sont confirmés comme dignes d'appartenir au groupe ;
- le troisième niveau, le plus profond, ignoré et donc apporté par l'analyse éthosémiotique, est celui d'un acte d'auto-engendrement, de réinitialisation de son existence, grâce à la prise de risque mortel. Au-delà de la mort frôlée, commence pour le sujet une nouvelle vie, celle qu'il vient de se donner.

L'adolescent récuse donc, répétons-le, ce qui ne saurait l'être, à savoir qu'il/elle n'est que le résultat d'un hétéro-engendrement de la responsabilité du couple parental. Il/elle imagine se placer à la source de son existence, voyant là la résolution de tous les problèmes liés à la difficile quête d'identité. Ainsi, la prise de risque mortel permet-elle de réinitialiser la vie, le sujet se donnant ainsi une nouvelle vie dont il est l'auteur.

Même si l'acte en question apporte une intense jubilation, le résultat reste éphémère. L'acte est à recommencer, avec une prise de risque accrue, entraînant éventuellement vers une issue fatale. On peut parler, sur ce point, pour certains adolescents, d'une addiction à la conduite à risque.

## Auto-engendrement et conduites pathologiques

Cette analyse de la prégnance de ce fantasme, source de conduites à risque sur fond de mutation corporelle, permet d'éclairer, outre les banales conduites à risque de l'adolescent, certaines tentatives de suicide : le sujet découvrant que l'auto-engendrement, décidément, est impossible, décide, pour reprendre le contrôle de son existence, d'interrompre sa vie. Acte, malheureusement, en comparaison, d'une grande facilité. Les adolescentes, en proie au rejet de leur corps non conforme aux canons actuels de la beauté féminine, risquent tout particulièrement de s'inscrire dans ce scénario redoutable. On y reviendra dans l'analyse de leurs échanges sur Internet, à la faveur d'une importante enquête analysant mails et interventions en forum.

Certaines pathologies graves, comme celle de l'anorexie mentale de l'adolescente, relèvent, nous l'avons souvent observé, du déni de l'hétéro-engendrement. Le cas d'une adolescente, dont l'extrême maigreur mettait sa vie en danger, nous a mobilisé. Elle nous disait vouloir « s'accoucher d'elle-même, se donner un corps transparent ». Elle y était malheureusement parvenue, évitant ainsi la survenue d'un corps semblable à celui de sa mère, capable de procréer : anorexie et arrêt des règles surviennent ensemble, avec un risque réel de stérilité. Nous avons réussi à interrompre le processus mortifère en faisant découvrir à cette adolescente la beauté et la réassurance de l'assomption de l'hétéro-engendrement. La contemplation d'une reproduction de la scène centrale de la Chapelle Sixtine, où Dieu va communiquer la vie à Adam qui lui tend sa main, et qui, actif, désire donc être créé, fut la source d'une grande émotion, éventuellement changeant le sens de l'hétéro-engendrement, qui cessait d'être subi et haï.



# Quand l'imaginaire crée son langage

N'y a-t-il pas plus belle approche de l'imaginaire adolescent que l'étude du phénomène dont tout un chacun est témoin, à savoir l'invention et l'irruption permanentes de néologismes, nouveaux mots se regroupant en nouvelles expressions, laissant les adultes démunis devant une langue étrangère ?

Si le verlan et le veul (verlan de verlan) inversent la structure phonologique du mot et en modifient la voyelle : flic > keuf > keufeu ; femme > meuf > feu-meu, surgissent des emprunts éventuellement verlanisés à l'arabe, aux langues gitanes ou africaines, à l'argot américain, voire le résultat de manipulations complexes (n'importe quoi > n'import'nawak).

L'étude du vocabulaire des injures fait apparaître de nombreuses inventions, tant l'adolescence est une période d'usage intensif de cette forme verbale où le langage se fait acte potentiellement violent : un adolescent me confiait qu'il ne pouvait répliquer à telle ou telle injure qu'en portant à l'agresseur un coup de couteau.

Ainsi, un « demtroche » est-il un être dépourvu de belles formes, puisqu'il ressemble à de la gelée démolée trop chaude. Un « 16K » est un débile : 16 Ko, en langage informatique, renvoie à une toute petite mémoire.

## Les affects dans les dictionnaires

Les adolescents se caractérisent généralement par leurs difficultés à mettre en mots et en discours

sensations, sentiments, émotions et affects, qu'ils soient d'ailleurs de nature euphorique ou dysphorique. Et les affects éprouvés rejoignent rarement, de manière affinée, élaborée, le plan de l'expression langagière, mis à part une série limitée d'expressions génériques, « à tout faire », qui permettent de communiquer des « paquets d'affects » au sens très large : tout se passe comme si les mots et expressions adolescents dans cette zone sémantique ressemblaient à ces vêtements trop grands empruntés aux rappeurs, qui emballent grossièrement le corps (et le rendent irrepérable) plus qu'ils ne l'habillent en en valorisant la forme unique.

Voici un inventaire des formes relevées dans un des dictionnaires les plus récents à l'époque de notre recherche, *Lexik des Cités* (365 p.), et qui renvoient toutes à l'éprouvé d'affects (bien des termes se sont maintenus aujourd'hui) :

- être en chien : être en manque de quelque chose ; être seul.
- être en galère, en *pit* : être en manque ; s'ennuyer.
- *kéblo* : bloqué, inhibé.
- *rageux* : jaloux, dépité.
- *véner, yomb* : énervé, fâché, soûlé.
- *seum* : rage, colère, déception (avoir un *seum* contre qq'un).
- *guez* : content.
- *sten* : calme, fiable ; simple, naturel.

Le dictionnaire de J.-P. Goudaillier, plus ancien mais plus étoffé, permet les quelques ajouts suivants :

- aimer : être *ganmor de qq'un, kiff de qq'un, love de qq'un, morgane de qq'un, morganer*.
- avoir peur ou aimer (selon le contexte) : *kiffer*.
- être très bien, être super : être de la balle, de la balle atomique, de la *diname, être kiffant, être le kif, être une balle, être une rafale ; être destroy* (qui signifie aussi être fou, génial).
- avoir intensément envie de faire quelque chose

pour opérer un changement : *avoir la rage*.

- calme, détendu : *cool*.

- avoir (très) peur : *faire dans le peuslave, flipper, flipper sa mère, flipper sa race, transpirer sa race*.

- être dans une situation difficile : être un *hétiste, galer, galérer, rouiller, tenir le bâtiment, tenir le mur* (*hétiste* vient d'un mot arabe qui signifie *mur* : celui donc qui tient les murs, figé dans l'inhibition, le désœuvrement).

- être énervé, irrité : *avoir les renais, les obispos*.

- exaspérer vivement, « gonfler » : *gaver*.

- être farka : *déprimer*.

- honte : *archouma, hach, tehon*.

- avoir honte : *avoir la tehon, avoir la hache, être sous les graviers, être l'affiche*.

- se sentir déshonoré, humilié : *avoir la honte*.

- être furieux, avoir un désir de vengeance, être révolté : *avoir la haine*.

La récolte, au regard de l'ensemble des mots et expressions, est plutôt maigre, ce qui confirme, encore une fois, la difficulté à mettre en mots les affects éprouvés ; on relèvera donc une expression limitée à quelques « passions » (selon le vocabulaire philosophique) : l'amour et la haine, la fureur ; *la peur selon ses différents degrés* ; l'état de manque, de mal-être ; la honte ; l'humiliation ; la déprime, voire la dépression. Mais sont exprimés surtout les états globaux, génériques de bien-être et de mal-être, sans plus de précision.

## L'amour, la sexualité

L'adolescence est bien ce temps de l'existence où se pose avec une redoutable et permanente acuité la question du choix entre dire ou faire, du recours aux mots ou aux actes, au langage ou à la violence (l'insulte, chère à certains adolescents, est un lieu unique de conjonction, de cumul, où le langage se fait acte).

Et voilà justement ce qui traverse, à l'évidence, les liens, les tensions et les contradictions entre amour et sexualité : affects d'amour et acte sexuel peuvent être désirés, pensés, prendre « acte » indépendamment. Et c'est peut-être cette indépendance, cette absence de présupposition réciproque qui fait problème à l'adolescent.

Comment les adolescents tentent-ils de dire aujourd'hui cette tension « amour/sexualité » ?

Immédiatement se pose la question du « corpus », selon le terme technique linguistique, soit l'ensemble d'énoncés collectés, sélectionnés et soumis à l'analyse. Où le trouver, comment le constituer ?

Nous avons eu recours à des enquêtes menées personnellement et aux quelques dictionnaires disponibles, qui rassemblent des mots, des expressions, voire des phrases socio-linguistiquement probablement très hétérogènes. Cela dit, bien des matériaux linguistiques allégués par nous proviennent des langages de banlieues, dont un certain nombre de termes ont réussi une percée jusqu'au cœur du français standard.

Confronté au relevé (nécessairement partiel et daté, compte tenu de la créativité verbale bien connue des adolescents) des termes et expressions touchant à l'amour et à la sexualité, deux remarques s'imposent d'emblée.

1 – Il apparaît un très grand déséquilibre entre les formes linguistiques attribuées aux adolescents et celles attribuées aux adolescentes : le langage, le vocabulaire masculins dominent massivement tous les relevés. Dans la mesure où il est tout à fait improbable que les adolescentes ne parlent ni d'amour ni de sexualité, on est contraint d'en conclure que l'énonciation féminine, du moins dans ce domaine,

est difficile d'accès, dissimulée, secrète, intime. Mais les quelques expressions et termes qui nous parviennent n'ont rien à envier, en incisivité, à celles des adolescents (ainsi une « cale » désignant un garçon renvoie à une relation de transition « désaffectivée » entre deux relations « sérieuses » ; ou l'appellation, si péjorative, de « tête de steak » pour qualifier un garçon peu attractif !).

2 – Dans tous les relevés consultés, on constatera une imposante disproportion entre le lexique qui dit, souvent crûment, la sexualité et celui qui exprime l'amour, lexique souvent réduit quasi à néant. Cette difficulté à dire, à lexicaliser les affects est impressionnante et peut conduire à penser que le lexique disant la sexualité est peut-être chargé d'une double tâche sémantique, et/ou que les affects sont sémiotiquement pris en charge par le langage non verbal, avec tous les effets possibles de redondance ou de distorsion entre verbal et non-verbal.

On examinera donc ce lexique doublement déséquilibré (où la sexualité, mâlement énoncée, est largement dominante) en tentant d'en faire apparaître l'organisation.

Ce lexique peut être décomposé, dans une première approche, de la manière suivante :

- un paradigme important de termes désignant le partenaire féminin, aisément décomposable lui-même en deux sous-ensembles, l'un péjoratif {fin-dus, cadavre, macchabée, deux tère, proto, streum (verlan de monstre), deux trous, schneka (de *schnek* = sexe féminin en arabe), fax, gertrude, thon ; flingueur (fille au comportement masculin), etc.} et l'autre mélioratif {(méga)beubon (verlan de bombe), belette, caille, gazelle, caviar, gwendoline, charnelle, criminelle, etc.}. Quelques termes, assez neutres, échappent à cette polarisation forte : {meuf, verlan

de femme ; go (dim. de « girl »), feumeu (verlan de meuf), cousine, sœur}.

- un second paradigme comprend tous les termes qui désignent, d'un côté, le sexe féminin {feutou (verlan de touffe), fisse, fouf, chagatte, schnek, etc.} et les seins {chelos, airbags, rovers, mandarines, bzazels (vient de l'arabe), etc.} et, d'autre part, le sexe masculin {chibre, pilier, guez (apocope de merguez, sorte de saucisse épicée), teub (verlan de bite), tuba, zob, poteau, etc.}. Une particularité se fait jour ici, à savoir que certains termes désignant le sexe féminin et provenant de l'arabe ou du gitan signifient souvent à la fois, dans les cas d'extrême polysémie, « sexe », « fortune » et « chance » : min'ch, schnek, choune.

- un troisième paradigme rassemble les termes, principalement des verbes, qui se rapportent aux relations sexuelles, actes préliminaires et acte sexuel proprement dit (si l'on peut dire !).

Et là apparaît précisément le déséquilibre entre l'expression des affects et la mise en langage, en discours des actes : aimer, être amoureux ne se dit guère que sous la forme « kiffer » ou « être kif de.. ». Et encore kiffer signifie-t-il aussi « avoir peur » et « fumer ».

Quant à la drague, elle ne se dit que de manière assez pauvre : {blablater, linker (de « to link » : brancher ensemble deux... ordinateurs), branchailler (modification de « brancher »), embaumer, chasser l'escalope, pour les garçons, chasser le steak, pour les filles} et le verbe « encanailler » signifie, en un raccourci saisissant et signifiant, tout à la fois « draguer, séduire et conclure ». Embrasser se dit : {faire une salade de museau (très ancienne expression exhumée), faire un zoub (verlan de « bisou »), kisser (anglicisme)}.

L'acte sexuel lui-même est lexicalisé par les verbes : {coulisser, pomper, défouailler, cracher, carave (du gitan), guezer (de merguez = sexe masc.), saigner une meuf (avec le sens de la rendre folle sexuellement), etc.}.

Les préliminaires, avec toute leur charge affective, voient leur présence linguistique fort réduite, et l'acte sexuel est souvent désigné en recourant à des métaphores mécaniques, déshumanisées. Cela dit, nous voudrions revenir sur le lexique, très riche, mobilisé par les adolescents pour qualifier le partenaire féminin, et tenter d'en montrer l'organisation rhétorique sous-jacente.

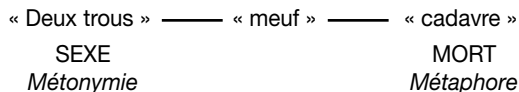
Si l'on considère que l'ensemble réduit des termes neutres (du type « go » ou « meuf ») constitue une sorte de centre lexical, on peut organiser le reste du lexique selon deux axes qui se croisent précisément en ce centre :

- le premier axe serait celui de la péjoration, de la dépréciation, reliant deux pôles opposés constitués de deux procédés, deux tropes rhétoriques bien connus, ceux de la métonymie et de la métaphore.

La métonymie, et plus exactement ici la synecdoque, consiste à réduire le tout à l'une de ses parties, en l'occurrence, une partie du corps : « schneka » (*schnek* signifie le sexe), « deux trous ». Le procédé dépréciatif est donc ici de réduction métonymique.

La métaphore, qui consiste à lier deux termes sémantiquement éloignés par la mise en relief d'une intersection de sens : une « findus » (marque de produits alimentaires surgelés) ou un « fax » est une fille plate, sans poitrine ; plus compliqué : une « double verrou » est une métaphore construite sur une métonymie (cf. une « deux trous ») ; une « texas-

instrument » (Texas est une marque de calculatrices) est une fille qui a des boutons ; un « cadavre », un « macchabée » se passent de commentaire, si ce n'est d'observer que la mort tient le pôle métaphorique extrême, tandis que le sexe occupe le pôle métonymique ;

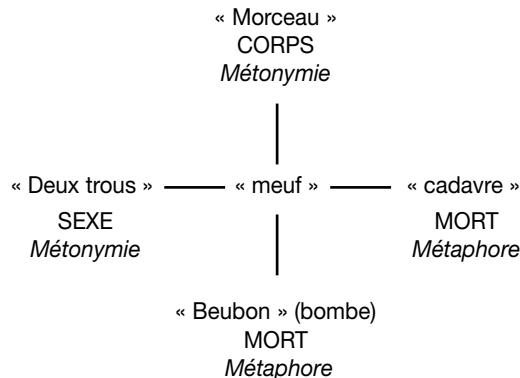


- le second axe, perpendiculaire au premier, serait au contraire celui de la mélioration, de la valorisation : il croiserait le premier axe en son centre sémantiquement neutre. On devrait y retrouver les deux procédés rhétoriques précédents, la métaphore et la métonymie.

La métaphore semble ici massivement utilisée : animale avec « belette, caille, gazelle » ; alimentaire avec « caviar, croissant chaud » ; « criminelle », « assassine », termes très valorisants, nous ramènent paradoxalement par une autre voie à la mort, mais transitive, et non subie par le partenaire féminin.

La métonymie est moins mobilisée, moins spectaculaire que sur l'axe dépréciatif. On rencontre tout de même « morceau », « charnelle » et « nafton », soit une fille réduite à ses vêtements, qui lui confèrent toute son identité : habillée en « naf-naf » et « benetton » (marques bien connues), elle affiche un style qui la définit complètement.

Ce qui donne le schéma complet suivant :



En conclusion, toute partielle et provisoire, nous voudrions tenter d'éclairer ce déséquilibre, si impressionnant, entre la créativité lexicale, si riche sur le plan rhétorique, qui permet l'évaluation, la « classification » de la partenaire et de ses attributs, attractifs ou non, et la pauvreté, tout aussi spectaculaire, de la lexicalisation des affects, de la naissance du sentiment amoureux, des préliminaires menant à l'acte sexuel, lequel est souvent réduit à sa réalité la plus crue. À coup sûr, ce vide, ce silence lexical est éloquent, assourdissant : il est empli de l'impossibilité de dire. Et sa présence est indubitable, presque criante.

Reste à s'interroger sur les sources de ce vide langagier, sur cette quasi-inhibition à mettre en discours l'infinie richesse des affects, des sentiments, des passions qui agitent violemment tout adolescent.

Ce vide, cette impuissance à dire ne se situeraient-ils pas d'abord chez l'adulte, qui peut certes mobiliser

toute la mémoire événementielle de sa propre adolescence, quand il est en revanche incapable d'en ressusciter *les affects*, pour l'adolescent qui attend de lui précisément qu'il le fasse. Cette amnésie partielle qui frappe tout adulte peut, partiellement, rendre compte de cette panne du langage, comme, dans certaines langues, manquent étrangement certains mots, ce qui entraîne la formation de « déserts non dits ».

Et la sortie de l'adolescence pourrait se caractériser par la (re)découverte, l'assomption, l'utilisation et, inévitablement, le détournement de l'immense lexique affectif.

## Énonciations adolescentes

Les linguistes, et tout particulièrement les lexicographes, auteurs de dictionnaires, se désespèrent de la vitesse d'évolution des langages adolescents, le résultat de leurs recherches se trouvant quasi immédiatement inusité, dépassé. Certaines expressions, trouvailles langagières sont abandonnées après seulement quelques semaines d'utilisation. Ce qui n'empêche pas les inventions de rejoindre le noyau dur de la langue commune, ce qu'atteste le *Petit Larousse*, seul dictionnaire à paraître chaque année : une « meuf », une « teuf », un « keuf », être « ouf », « kisser » sont passés du français contemporain des cités au français dit standard, compris et utilisé de tous. Comme si l'évolution accélérée de la langue tentait d'accompagner l'évolution rapide, corporelle et psychique, des adolescents.

Plutôt que de s'attarder sur la description, que nous avons longuement développée ailleurs, de ces langages néologiques, nous voudrions attirer l'attention sur la découverte et l'investissement, à l'adolescence, de nouvelles formes d'énonciation, lourdes de signification, on le vérifiera, quant au désir de résolution de tensions intimes.

Nous limitant ici aux discours verbaux, nous remarquons que ces nouvelles formes discursives jaillissant à l'adolescence s'organisent précisément autour d'une prégnance de l'énonciation, du mouvement même du « dire » au détriment du « dit », du contenu de l'énoncé (ce qui ne laisse pas d'étonner, voire d'exaspérer l'adulte, tenté qu'il est de juger certaines de ces pratiques insensées).

Ainsi, la *recherche d'une signature* nous apparaît-elle comme une quête de pure énonciation, d'un message presque dépourvu d'énoncé : le sujet se présente à autrui comme idéogramme synchrétique, sans rien dire ni de lui ni du monde, forme, équivalent idéographique du « Me voici ». Cette quête typiquement adolescente se manifeste aussi dans certaines pratiques du « tag », sorte de logo répété, inlassablement, déclinaison d'une identité-phénomène. Tag aux antipodes, pour ce qui est de l'énonciation, des poétiques inscriptions murales de 1968 : le sujet de l'énonciation, anonyme et dissimulé, s'effaçait alors totalement derrière l'énoncé. « Sous les pavés il y a la plage » : personne ne parle ici, le discours paraît se tisser de lui-même, édictant la révélation ; le sujet énonçant se tient ainsi caché derrière les apparences, comme le sable sous la dure carapace de la Ville.

*N'avons-nous pas là des variations historiques du mode d'apparition, de manifestation du sujet adolescent : la prudente dissimulation derrière une vérité soi-disant anonyme, ou bien la monstration, mais réduite à une autoprésentation soigneusement vide d'énoncé ?*

## Retour sur l'énonciation

Il est temps de revenir un instant à Émile Benveniste, de mesurer l'ampleur de la révolution qu'il a provoquée dans les années 1970 en posant la dimension de l'énonciation. Ainsi, nous semble-t-il, pourra-t-on mieux saisir à quel point l'adolescence constitue une période où les processus d'énonciation (re)découverts coïncident avec les transformations corporelles, psychiques, avec les questionnements internes que nous avons évoqués.

Le linguiste propose d'accorder le primat au *discours*, et donc à l'énonciation : « L'énonciation est

cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation. » Il précise : « Avant l'énonciation, la langue n'est que la possibilité de la langue. Après l'énonciation, la langue est effectuée en une instance de discours, qui émane d'un locuteur, forme sonore qui atteint un auditeur et qui suscite une autre énonciation en retour. » Il faut noter ici que Benveniste dénomme excellemment *instance* le lieu de rencontre entre deux *je* dont le statut diffère du tout au tout : l'un est bien une *forme* linguistique, mais l'autre est de l'ordre de la *substance*, de la chair corporelle. Cela signifie que l'instance de base est bien le *corps* : de là, l'emploi si fréquent du terme de *présence*, ancrage spatio-temporel que seul l'acte d'énonciation rend possible. Le sujet de l'énonciation se constitue en *centre* par rapport auquel le monde spatial s'organise : l'espace du discours n'est nullement un espace homogène, euclidien ; il est hétérogène, engendré par la *présence de la personne*. Et, de la même façon, le temps du discours n'a rien à voir avec le temps objectif, physique ou chronique : le présent, par exemple, est bien ce centre de parole engendré par la présence même d'une personne : présent, présence.

L'acte d'énonciation, on l'a saisi, permet au locuteur de se poser comme sujet : le *je* est une forme linguistique vide qui se remplit de la substance de la personne, devenant ainsi centre d'espace et source de temps. D'autre part, Benveniste insiste sur le fait que l'acte d'énonciation suscite une autre énonciation en retour : le *je* implante l'autre en face de lui comme *tu*. Le dialogue humain s'enracine dans la réalité d'une double présence, sensorielle, corporelle.

Le *je* substantiel, corporel, engendre donc le *je* formel, linguistique, et cet acte fondamental permet au locuteur de se poser comme *sujet*, comme *présence*, de devenir le centre des coordonnées spatio-tempo-

relles. Mais, avec cette difficulté centrale que, chez l'adolescent, l'*instance de base de l'énonciation*, le *corps*, est instable et sujette à mutations incontrôlables.

On saisit à quel point le scénario de l'acte d'énonciation ne peut que faire écho, entrant en coïncidence, chez l'adolescent, avec le scénario fantasmatique d'auto-engendrement que nous évoquions. L'acte d'énonciation en est, de fait, la métaphore permanente.

De là, sans doute, souvent, la grande difficulté du dialogue adolescent-adulte (parental), tant l'adulte ne peut percevoir les profonds enjeux de l'énonciation verbale chez l'adolescent, tenté qu'il est naturellement de ne prendre en compte que le contenu de l'énoncé, que le dit. De là ce sentiment si banal et fréquent qu'a l'adolescent de ne pas être compris de l'adulte, légitimement incapable d'écouter l'énonciation, mouvement qui porte pourtant l'essentiel du sens. D'autant que l'énoncé peut souvent receler des éléments provocateurs, insupportables, qui finissent de détourner complètement l'attention de l'interlocuteur et ne l'aident en rien à s'intéresser au geste énonciatif lui-même, à le valoriser, à y répondre. L'échec répété du dialogue peut conduire l'adolescent à se murer dans un silence impénétrable, avec des risques réels de passage à l'acte ou de dépression.

Ainsi, comprend-on mieux les raisons profondes qui poussent les adolescents à privilégier des situations d'énonciation bien plus propices, telles que les situations d'énonciation écrite numérique, éventuellement sous couvert d'anonymat.

L'écriture garde en effet la trace matérielle de l'aboutissement de l'acte d'énonciation : et le *je* écrit est toujours un autre. D'autre part, l'écriture autorise un

engendrement en abyme de *je* successifs constituant ainsi une sorte de généalogie.

## L'autobiographie fictive

L'engouement constaté des adolescents pour le discours autobiographique mérite qu'on s'y arrête, dans la mesure même où l'auteur décide de se projeter dans son discours sous la forme d'un *je*, s'engendrant ainsi, mais *symboliquement*.

Ne pourrait-on voir là, enfin, la résolution de l'échec de la réalisation impossible du fantasme d'auto-engendrement ?

Une adolescente avait communiqué à son enseignante un texte libre, acceptant qu'il soit soumis à l'analyse, où elle commençait justement par contester l'incontestable : on ne décide pas de sa naissance, et le destin est là pour déterminer « une vie de pauvre, une vie de riche ». Ces deux formes de vie étaient d'ailleurs équivalentes à ses yeux dans la nullité de sens. L'adolescente imaginait alors qu'elle pourrait être un cosmonaute, un poète et, enfin, un « homme invisible » ; elle ruinerait les riches et secourrait les pauvres ; elle anéantirait les racistes et arrêterait les guerres. Après avoir ainsi bouleversé le monde, elle écrit : « Et là ça vaudrait le coup de nêtre (*sic*) ! » Puis elle enchaîne sur la conscience qu'elle a que « ceci n'est qu'un rêve ». Et le texte pourrait s'arrêter là, dans le réveil lucide, le retour à la réalité. Mais le texte se poursuit, *grâce à l'ouverture de guillemets*. L'ancien *je* ayant succombé à l'épreuve de réalité, les guillemets permettent l'apparition d'un *je* « nouveau-né » dont elle raconte très brièvement la réussite de la quête, là où le précédent avait échoué.

Ce beau texte est un exemple parlant de la manifestation prégnante du fantasme d'auto-engendrement,



## Les trois corps et leurs relations

mais surtout de la puissance de l'écriture comme moyen symbolique de résolution : l'ouverture des guillemets est à nos yeux la marque linguistique formelle de l'acte *symbolique* d'auto-engendrement. Et l'on ne peut que rester confondu devant le fait qu'une adolescente en échec scolaire massif et chronicisé se soit ainsi saisie du sens profond de l'écriture.

Tous les adolescents, malheureusement, n'accèdent pas à ces formes de résolution symbolique du questionnement interne qui les obsède. Nous avons évoqué la pratique du tag comme inscription répétée, signifiant d'un « je » qui ne dépasse pas l'auto-présentation plus ou moins rageuse et provocatrice, sans parvenir à décliner des éléments qui lui donneraient une consistance (comme dans le récit, ci-dessus, de l'adolescente). Le tag reste donc une forme prédiscursive, prénarrative, soumise, d'ailleurs, à un code graphique bien reconnaissable qui rappelle une autre soumission, celle de la stricte conformité à l'uniforme vestimentaire caractérisant souvent les différents groupes d'adolescents.

Il faut donc proposer aux adolescents coupés de ces formes d'énonciation des situations permettant l'auto-engendrement symbolique. Ce qui les dissuaderait de s'engager, de manière addictive et vaine, dans les conduites à risque que nous avons évoquées. Un riche éventail de telles situations apparaît, depuis les ateliers d'écriture commençant par la recherche d'une signature, l'expérience éventuelle de la calligraphie, jusqu'à la pratique raisonnable du jeu vidéo, où le joueur s'auto-engendre en créant son avatar pour le conduire dans une quête d'identité, laquelle sera finalement reconnue et glorifiée. Sans oublier le recours au jeu théâtral, voire au théâtre lui-même, occasion d'incarner verbalement et corporellement un Autre.

Les adolescents d'aujourd'hui, chacun a pu le constater, ont assez rapidement abandonné, pour l'essentiel de leurs communications quotidiennes à distance, la dimension orale du langage, pour privilégier celle écrite et, plus largement, la communication multimédiale incluant images et musiques : apparition des SMS, des messages relayés par WhatsApp ou Instagram. C'est ainsi que les communications orales vers les numéros gratuits ouverts aux adolescents ont quasi disparu alors que les sites internet dédiés aux adolescents sont saturés de connexions : propositions de forums thématiques d'échanges, mails anonymes adressés à des spécialistes qui répondent dans un délai court aux inquiétudes des adolescents.

Participant à une étude commandée par la Fondation de France, nous avons analysé le site [www.filsante-jeunes.com](http://www.filsante-jeunes.com) – dont 40 000 interventions en forum ainsi que 6 000 mails communiqués. Protégés par l'anonymat, les adolescents et les adolescentes nous livrent des données cliniques d'une exceptionnelle authenticité, richesse et qualité. Le site est devenu un immense espace de consultation, mais aussi d'échanges entre adolescents à l'efficacité thérapeutique inattendue, due à la nature très directe, très « cash » (impraticable par les adultes) de ces échanges.

Un constat surprenant s'impose : la thématique de loin la plus abordée – et en forum et par mail – concerne le corps, tout particulièrement dans le cas des adolescentes, le corps comme source d'affects,

de sentiments, de sensations, de peurs, d'angoisses, voire de terreurs.

Trois corps bien distincts apparaissent, qui renouvellent notre appréhension de la puberté.

## Un corps mutant

Les transformations corporelles suscitent des interrogations, voire des craintes quant à sa normalité. « Mes seins poussent, je grandis, mon corps change. », « Je m'inquiète à propos de mon corps », « Je voudrais savoir si je suis normale ou un peu ronde : 1,68 m et 53 kg, répondez s'il vous plaît ! », « En France, quelle est la taille moyenne, largeur et longueur, d'un sexe d'un adolescent de 17 ans ? » Le corps mis à distance est regardé à la loupe : on traque, par exemple, d'infimes défauts de symétrie : « Bonjour, j'ai une des petites lèvres qui est bien plus grande que l'autre. Est-ce normal ? » Et le retard de transformation peut aussi inquiéter : « J'ai 13 ans, bientôt 14, et toujours pas mes règles et presque pas de poitrine ; je voudrais savoir si c'est normal » ; « J'ai beaucoup de poils et je fais en sorte de m'épiler régulièrement mais je n'ai encore jamais couché avec un garçon et je ne sais pas comment m'épiler les poils pubiens... pourriez-vous m'aider ? »

On rencontre ici une demande pressante d'information placée sous le prisme du « normal », de l'urgence et de la peur caractéristiques d'un déficit de savoir lié à l'inexpérience : « Mon corps me fait extrêmement peur. Tous les jours, j'ai peur de ce que je vais découvrir. »

## Un corps sexué

Si le corps mutant est un corps « étranger » regardé à la loupe, le corps sexué est rêvé comme expert

en séduction, ainsi dans l'anticipation du premier rapport sexuel : « Avec mon copain, on n'est jamais encore passés à l'acte, mais il en a envie et moi aussi, le problème c'est que je l'ai jamais fait, mais, lui, si, et je sais pas comment ça se passe ! Donc je voulais savoir qu'est-ce qui pouvait l'exciter ou lui donner du plaisir ??! Enfin qu'est-ce que je dois faire en gros pour que ça se passe bien pour lui et moi ! Merci d'avance pour vos réponses. » « Je voulais savoir ce que vous aimez que l'on vous fasse pendant les préliminaires, merci de vos réponses et à bientôt bisous ciao. » Corps exposé au regard de l'autre, dont on appréhende et anticipe le jugement dévalorisant : « Voilà, j'ai 16 ans, je fais 1,65 m pour 68,5 kg je n'arrive pas à maigrir pourtant j'en ai marre de me voir comme ça, d'être pleine de complexes, d'essayer de rentrer mon ventre à tout prix pour pas qu'on voie mes bourrelets ; on me voit comme la bonne copine de tous mais on ne me dit jamais qu'on aimerait bien être avec moi. Je pense que mon problème avec les mecs, c'est aussi à cause de ça. Les filles, répondez-moi svp, merci, kiss à toutes », « Mon problème, c'est que j'ai peur de montrer mon corps et de voir le sien. Comment je pourrais ne pas avoir peur de me montrer ? »

Ces deux derniers messages font lien avec le troisième corps.

## Le corps souffrance

Le corps va apparaître aussi comme une source de mal-être. violemment rejeté, il est même haï : « Bon voilà, je vais être directe, je me sens très mal à l'aise au niveau de mon corps (j'ai des grosse fesses), comment faire pour me sentir mieux ? Merci » ; d'où cette réponse : « C'est le corps qui contrôle totalement ton esprit et y a rien de plus horrible !! » ; « J'ai honte de moi, de ce corps ingrat », « Je hais

ce corps qui m'abrite », « Je déteste ce corps que j'ai, c'est tout », « J'ai arrêté de respecter ce corps qui est pourtant mien », « C'est dur de s'accepter, et je n'arriverai pas à m'accepter comme je suis là... pour moi, il faut que je perde encore quelques kilos pour être bien... j'en ai vraiment marre de moi... j'en peux plus... ».

La dissociation entre l'adolescente et son corps peut être ici maximale, avec l'apparition significative du démonstratif « ce » pour le désigner, se substituant au possessif. Ces messages pourraient constituer des alertes de tentations suicidaires et déclencher une proposition d'aide.

Les trois textes que nous allons soumettre à une rapide analyse sont donc dus à des adolescentes anonymes et mis en ligne sur l'un des forums du site précité (Mon corps). Ils ont donc été communiqués, intentionnellement, à l'ensemble des internautes familiers du site.

1 : « Bonjour tout le monde. J'ai un problème. Voilà il y a un an et demi, je me sentais mal dans mon corps et j'ai décidé de faire un régime. Plus je perdais du poids plus j'étais heureuse. Je ne mangeais plus rien, un gâteau ou une pomme pour dîner me suffisaient, mon but étant de perdre toujours plus ; mais maintenant je fais 39 kg pour 1,67 m. Je ne supporte plus l'image que je renvoie, j'aimerais regrossir, mais j'y arrive pas. C'est compliqué à comprendre en fait je n'accepte pas de voir sur la balance que j'ai pris 500 grammes. Dès que je vois ça, je fais tout pour les reperdre. Je ne sais plus comment faire... »

2 : « Bonjour, voilà, ça fait maintenant trois ans que je me fais vomir après quasiment chaque repas, je fais aussi de temps en temps des crises de boulimie. J'arrive à me contrôler seulement quand je suis avec mon copain qui habite loin. Ma mère s'en

est rendu compte et c'est même elle qui m'a donné cette adresse, elle veut m'aider, mais le sujet reste tabou. J'aimerais savoir quelle aide peut m'apporter un spécialiste et surtout si le traitement peut me faire grossir, car, si c'est le cas, je vais recommencer. Aujourd'hui, je mesure 1,62 m pour 52 kg, je me sens bien dans ce corps et ne ressens pas le besoin de maigrir plus. Le fait de vomir me permet juste de contrôler mon poids, car, même si je mange très peu et que je ne vomis pas, je grossis. J'aimerais tellement ne plus avoir à vomir, mais je ne veux pas non plus grossir. Que dois-je faire ? Je suis dans un cercle vicieux. Merci pour votre aide !!! »

3 - « Je me lève en me disant que je vais arriver à changer à surmonter ça, mais dans la journée je commence à penser à la nourriture, savoir ce que je vais manger si je fais une crise, me renseigner sur le menu du midi, ça devient mon obsession quotidienne. De plus je n'accepte pas mon corps tel qu'il est, je ne pense pas qu'on puisse dire que je suis grosse, mais, moi, je ne m'aime pas comme ça et ne me sens pas bien. Je n'ose pas en parler autour de moi car malgré que ce ne soit que l'affaire de 4 kg au grand maximum, les gens ne me prennent pas au sérieux. Alors je continue à me dire que c'est normal, que je suis stressée et que ça va passer. Mais c'est faux, je me rends compte que je ne me contrôle pas, c'est mon corps qui décide et pas moi. Après chaque crise, je me sens si mal, je me dis que c'est la dernière, mais je n'y arrive pas, ça recommence encore. Avant je cachais ma boulimie par des périodes où je ne mangeais presque rien et ça m'aidait à compenser, mais là je commence à prendre vraiment du poids et je me sens d'autant plus mal. De plus, tout mon argent passe en nourriture car mes parents n'en savent rien. »

Comment donc aborder ces textes émouvants qui mettent en discours le corps souffrance, qui

témoignent, outre d'une dissociation douloureuse entre le sujet et son corps (celui-ci devenu un acteur autonome, voire manipulateur du sujet, qu'il parvient à contrôler), de la puissance du fantasme d'auto-engendrement, puisque les trois auteures œuvrent à se donner un corps conforme à leur désir ?

Notons, point important, que le sujet adolescent manifesté ici n'est plus guère sensible au monde, dont il n'est plus question, mais seulement centré sur l'instance corporelle, sa morphologie, sa normalité ou non, son éventuelle laideur et les réactions passionnelles qu'il suscite. Et l'on devine que s'ouvrir au monde sensible grâce à l'instance corporelle ne sera à nouveau possible que lorsque sera résolue la problématique de l'assomption du nouveau corps, de l'acceptation d'être le résultat d'un acte d'hétéro-engendrement.

Le sujet adolescent se retrouve enfermé, bloqué comme l'indiquent explicitement les trois textes cités : « Je ne sais plus comment faire » (1), « Je suis dans un cercle vicieux » (2), « Je me sens d'autant plus mal » (3).

Ces textes traitent donc de la relation qu'entretient l'adolescente avec son corps, relation marquée initialement par une évaluation négative : corps haï, détesté, ingrat, disions-nous, non digne de respect, incapable de participer à l'identité du sujet. Tout particulièrement, ces textes témoignent d'une tentative d'agir directement sur le corps, pour se donner un corps enfin conforme au désir du sujet. De là, les régimes amaigrissants, les privations, les vomissements déclenchés, le contrôle permanent de l'alimentation, etc.

Ce désir marqué de se donner un corps doit être mis en relation avec le fantasme qui nous est apparu comme le centre, hypothétiquement, de l'imaginaire

de cette période de la vie, scénario où l'adolescent occupe deux positions pourtant incompatibles dans la réalité, celle d'engendré et celle d'engendrant.

Si l'on suit les propositions sémiotiques que nous faisons nôtres, l'adolescent, comme tout un chacun, manifeste, dans ses comportements et discours, tour à tour une instance dominée par le corps, les perceptions intimes et une instance distincte, de reprise de l'expérience, du ressenti, une instance de réflexion et de jugement.

Le problème réside entièrement dans le mode de relation entre ces deux instances, mode ici très conflictuel qui aboutit à un véritable affrontement stérile, une complète dissociation source de profond mal-être :

– le texte (1) insiste sur la puissance de l'instance réflexive qui a réussi à modifier le corps initial en produisant un effet passionnel de jouissance (« Plus je perdais du poids, plus j'étais heureuse »). Mais l'excès d'amaigrissement détériore l'image du corps, évaluée négativement, maintenant, par cette même instance jugeante. On constate, d'autre part, une dramatique inertie de cette même instance « [...] qui n'accepte pas de voir sur la balance [qu'elle a pris] cinq cents grammes ». À la jouissance initiale, inscrite profondément, correspond le grand déplaisir, voire la souffrance, de la découverte de la prise de poids, qui entraînerait pourtant une amélioration de l'image du corps ;

– de manière contrastée, le texte (3) met en scène les tentatives vaines de maîtrise du corps par l'instance de réflexion, en dépit de décisions radicales (« Je me lève en me disant que je vais arriver à changer, à surmonter ça... »), alors que l'instance corporelle, s'imposant à certains moments, induit des crises irrépessibles de boulimie : le corps réclame alors à grands cris son dû, avec excès ! Cette instance se

fait dominante : « [...] Je me rends compte que je ne me contrôle pas, c'est mon corps qui décide... ». Et la reprise de l'expérience réfléchie est des plus douloureuses : « Après chaque crise, je me sens si mal... ».

- le texte (2), quant à lui, indique que le sujet est parvenu à obtenir un corps satisfaisant : « [...] Je me sens bien dans ce corps » : le fantasme d'auto-engendrement semble avoir réussi à se faire réalité gratifiante. Mais à quel prix ! Il faut artificiellement priver le corps de sa nourriture et se faire vomir. La guerre est déclarée entre les deux instances constitutives du sujet. L'instance de réflexion voudrait en quelque sorte se réconcilier avec l'instance corporelle, mais n'y parvient pas, car le sujet se heurte à un refus obstiné de grossir, la prise de poids étant un processus physiologique qui échappe par définition à l'instance réflexive.

Et le corps adolescent peut, hélas, devenir un véritable démon intérieur, un ennemi intime que l'on va être tenté, éventuellement, de détruire lors de tentatives de suicide.

Intermittences du corps, tant il est capable, à l'adolescence, d'endosser des rôles instables, changeants, parfaitement contradictoires : compagnon fidèle ou ennemi irréductible, source de bonheurs et de souffrances aigus, totalement soumis au désir capricieux de marquage, d'habillage, ou manipulateur tyrannique, volume à dissimuler ou surface d'inscriptions provocantes (tatouages, piercings).

Cette trop rapide analyse de textes adolescents montre à nos yeux la pertinence de la théorie sémiotique des instances pour non seulement comprendre la dissociation intime subie par les adolescents au point qu'elles/ils désirent sortir d'une situation devenue intenable (après une tentative, en apparence

réussie, de réalisation du fantasme), mais aussi pour induire des changements. Notre expérience de psychotérapeute nous montre donc aussi la pertinence de cette théorie dans l'élaboration de stratégies thérapeutiques pour induire une réharmonisation des instances constitutives de l'adolescent, même s'il nous apparaît que l'adolescence est une période très sensible, très délicate, de l'apprentissage à occuper sans heurt, alternativement, les positions de dépendance au corps et d'indépendance réflexive.

# L'imaginaire thérapeutique

Parvenu à ce point de notre présentation, nous avons pu commencer de montrer la puissance de l'imaginaire, de la réalité psychique remettant en cause la réalité matérielle, soit ce qui ne saurait l'être, à savoir l'hétéro-engendrement de tout individu issu de la rencontre désirante du couple parental.

D'où l'éveil de ce scénario fantasmatique autorisant le sujet à se placer à l'origine de sa propre existence, justifiant ainsi l'apparition d'un nouveau corps, manipulable, transformable, domptable à souhait, même si sa résistance, on l'a vu, peut engendrer un grand mal-être.

Si certains adolescents, heureusement minoritaires, sont tentés de réaliser, ainsi dans la conduite à risque, le fantasme d'auto-engendrement, un grand nombre d'entre eux, nous l'avons constaté, se tournent vers la réalisation symbolique, ainsi par le discours autobiographique dans ses formes modernes numériques, qui leur permettent d'engendrer un avatar d'eux-mêmes, et de le placer dans une dimension fictive, voire mythomaniacque.

Il n'en reste pas moins qu'un pourcentage non négligeable d'adolescents sont en difficulté, voire en souffrance (et faisant souffrir leur environnement familial), nécessitant donc une analyse de leurs symptômes, un diagnostic et l'élaboration d'un projet d'aide psychothérapeutique.

Dans l'ensemble considérable des théories et pratiques psychothérapeutiques, nous avons choisi celle s'appuyant fondamentalement sur la créativité, la puissance de l'imaginaire, et dont nous voudrions

démontrer qu'elle convient tout particulièrement à l'adolescent. Il s'agit, on l'a deviné, de l'art-thérapie qui nous a séduit et convaincu par le choix de principes régissant et l'analyse et la pratique.

Le premier principe réside dans le choix d'une proposition faite au patient d'un travail de création, non point dans le but, comme le laisserait entendre le terme d'art, de faire œuvre esthétique, mais, en sollicitant des disciplines artistiques (dessin, peinture, musique, danse, théâtre, etc.), pour produire, en relation avec l'art-thérapeute, une œuvre à stricte finalité autothérapeutique.

Le second principe qui fut le nôtre est l'obligation de respecter le caractère unique du sujet patient, ce qui a pour conséquence l'élaboration d'un projet thérapeutique tenant le plus grand compte de son économie, de son identité psychiques. On est bien loin, ici, de la décision de placer tout patient dans un même dispositif thérapeutique. L'art-thérapie nécessite, pour chaque patient, un effort de création original.

### La construction du cadre

Ce travail de création implique la construction préalable et rigoureuse d'un cadre solide protégeant et le patient et le thérapeute. L'absence ou la fragilité d'un tel cadre expliquent l'inefficacité de pratiques artistiques prétendument art-thérapeutiques ; elles peuvent même présenter de réels dangers quand on ouvre les vannes d'une expression incontrôlée. Une art-thérapeute plasticienne expérimentée me disait avoir empêché certains patients psychotiques de s'exprimer par la peinture dans son atelier tant un tel acte lui apparaissait prématuré et d'une grande dangerosité, et que tout un travail préalable était nécessaire pour rendre cet acte de création possible et dénué de tout risque anxigène.

Quant au patient, bien loin de lui laisser le choix de la médiation artistique support de la création, une analyse rigoureuse doit être conduite pour lui proposer un espace de création susceptible d'être le lieu de résolution de ses problèmes. Si nous comparons le parcours de l'entreprise psychothérapeutique à une navigation, pour arriver au bon port de la guérison, il s'agit tout d'abord de ne pas s'embarquer sans cartes. Car de redoutables obstacles existent dès avant même le départ.

### Charybde et Scylla

Homère nous a appris l'existence de ces monstres mythologiques marins, dévoreurs d'hommes, qui se tenaient dans le détroit de Messine, entre la Sicile et la botte italienne.

L'examen de l'économie psychique du patient nous fait découvrir (a) Charybde, soit la zone dangereuse constituée par ses symptômes. S'approcher, durant la psychothérapie, de cette zone reviendrait à réactiver les souffrances éprouvées. Bien pire, choisir une médiation artistique liée aux symptômes vouerait l'entreprise à l'échec. On notera que certains patients, malheureusement, si on leur laisse le choix, vont vers cette médiation source de douleurs. La peur du changement les ramène vers du connu, même si douloureux ; (b) Scylla, de manière contre-intuitive, est au contraire constituée des aisances, des talents du patient, zone d'élaboration de défenses s'opposant au changement attendu. Le patient risque fort de s'y installer confortablement, revenant volontiers de séance en séance, sans pour autant que le travail progresse. Comme un navire qui s'échoue, en donnant parfois l'illusion qu'il continue de naviguer.

La médiation favorable une fois sélectionnée et proposée au patient, encore faudra-t-il choisir avec soin

la situation de création parmi les quatre suivantes.

1. De par la nature même de ses symptômes, le patient n'est pas en état de s'engager dans un travail de création. On lui proposera alors une position de réception d'une œuvre : un conte lui sera lu, une œuvre plastique lui sera montrée (*cf. supra*, le cas de la patiente anorexique), on lui fera entendre un morceau de musique, etc. Le choix des œuvres est évidemment délicat, car la relation avec les symptômes du sujet ne doit jamais être flagrante, mais subtile et indirecte (on se détournera, p. ex., du choix de contes au contenu préprogrammé, à la Bettelheim).

2. Le patient peut se montrer d'emblée capable de créer, et l'art-thérapeute est placé dans la position d'un spectateur-lecteur de la création en train de se faire. Éventuellement dans celle aussi d'un assistant technique en cas de difficulté de réalisation, ou d'évaluateur des réussites obtenues. L'art-thérapeute sera vigilant dans l'évaluation de la distance entre l'œuvre produite et la problématique du patient.

3. Si le patient accepte de s'engager dans le travail de création, il demande la coopération de l'art-thérapeute dont les interventions sont alors délicates, puisqu'elles risquent d'introduire des contenus intrusifs, non maîtrisés par l'art-thérapeute. Nous évoquerons plus loin l'exemple privilégié de l'écriture à deux, que nous avons expérimentée avec des patients adolescents, l'art-thérapeute occupant la position du scribe.

4. Nous avons cité ci-dessus le cas de patients pour lesquels l'acte de création est impossible, tout en excluant aussi la présentation d'œuvres de créateurs extérieurs. L'art-thérapeute lui-même se fera créateur, soumettant au patient une œuvre manifestant ce qu'il/elle perçoit des désirs, des angoisses, des émotions, des élans du patient.

## Quand les symptômes recèlent la solution thérapeutique

Le cas de François-Xavier, pré-adolescent, présente deux couples de symptômes dans des lieux distincts, communiquant ainsi un message dont le décodage autorisera à élaborer un projet art-thérapeutique « sur mesure », conforme à son économie psychique.

En classe de français, il se refuse obstinément de lire et d'écrire malgré toutes les manifestations d'une grande intelligence et un succès dans les disciplines scientifiques. Lors des activités sportives, il se rend coupable d'actes d'attouchement sur les filles et aussi d'actes d'exhibitionnisme. Son échec scolaire, même partiel, augmenté de son comportement intolérable met en cause son maintien dans l'établissement.

Tout comme Champollion parvint à décrypter les hiéroglyphes grâce à la pierre de Rosette qui montrait le même contenu dans trois langues, dont l'égyptienne, François-Xavier nous montre une problématique cohérente dans les deux lieux de manifestation : il se refuse à lire, l'acte de lecture étant à interpréter, en suivant Fr. Dolto, comme un acte de voyeurisme interdit, l'écriture étant son pendant, à savoir un acte d'exhibition proscrit. Ce qu'il s'interdit avec excès dans le lieu de la classe, il se le permet, toujours avec excès, dans les moments de sport collectif. La cohérence de ses symptômes est soutenue par le désir puissant de voir et d'être vu.

Le projet art-thérapeutique doit prendre le plus grand compte de cette dimension, vecteur des symptômes, et proposer une médiation de création qui suspende cette dimension. S'impose donc le choix de la proposition : à l'intérieur du castelet, ni vu ni voyant, il manipulera des marionnettes à gaine (glissant sa



main sous les jupes !) et créera pour le public des saynètes. Ce qu'il accepte immédiatement.

La première saynète est éloquente. Ayant choisi trois marionnettes, une fille, un garçon, un clown, il présente les enfants désolés de n'avoir pas d'argent pour aller voir le clown, et le clown désespéré de ne pas avoir de public. La solution arrive vite : dès leur rencontre, le clown leur donne d'avance l'argent de la recette pour qu'ils viennent le voir. La problématique de « regarder »/« être regardé », on le voit, alimente immédiatement le récit, articulant les pulsions de voir et d'être vu, les distribuant dans les trois personnages. Les symptômes contenaient bien, mais de manière compactée, et condamnés à la répétition, toutes les virtualités de la mise en récit. La psychothérapie a ouvert sur la résolution des comportements inacceptables ; l'acceptation de lire et d'écrire fut plus lente à se rétablir, découvrant d'ailleurs l'existence, dissimulée, d'une véritable compétence. On saisit là, en acte, la mise en scène attendue dans le projet art-thérapeutique, soit le passage de la diction des symptômes, des souffrances à la fiction. À la condition qu'une bonne distance soit respectée : trop proche ou trop éloignée, la fiction serait inopérante.

## De la trop grande proximité

Lors d'un groupe de contrôle dont nous avons la responsabilité, une psychomotricienne évoque le cas d'un pré-adolescent infirme moteur cérébral, faiblement atteint (il a acquis la marche), qui nécessita de sa mère, pour installer une grossesse, une longue et difficile démarche médicale. La naissance d'un enfant handicapé n'a guère été acceptée par les parents, et l'enfant subit des manifestations de rejet de leur part.

Au cours d'une séance de thérapie psychomotrice (ouverte à l'usage de médiations diverses), il raconte spontanément le récit suivant :

« Ce sont des parents qui veulent avoir un enfant et c'est difficile. Enfin, il naît, mais c'est un monstre tout noir. Ils se demandent ce qu'ils vont en faire et la mère propose de l'emmener dans un zoo. Ce qui est fait et il est bien accueilli par les autres animaux et les visiteurs. Quel dommage ! On aurait dû voir que, sous la peau noire du monstre, il y avait un bel enfant tout rose ! »

À la fin de ce récit, la psychomotricienne ne peut dissimuler son émotion, communiquée aux membres du groupe. Indice d'une bien trop grande proximité de cette fiction avec la situation douloureuse vécue par l'enfant.

Le principe non respecté ici est celui de la bonne distance entre la situation, le ressenti réel du patient et la création fictive. Pour que le patient ne soit pas conscient des liens entre les deux lieux distincts d'énonciation : celui de la diction, où il est amené à dire son quotidien, ses problèmes, ses souffrances et celui de la fiction, où, grâce à une médiation adaptée, il va mettre en récit fictif des contenus qui sont en résonance profonde avec ses symptômes.

L'art-thérapeute va donc accorder la plus grande vigilance à cette bonne distance, à l'existence de ces liens. Et, s'il perçoit que des éléments de la création du patient renvoient à des contenus dissimulés, latents, liés à sa problématique, il s'interdira toute interprétation explicitant au patient ce lien. Un tel acte détruirait instantanément la distance entre réalité et fiction, rendant l'acte créatif inopérant. Posant le principe de la non-interprétation, l'art-thérapie rejoint là le principe actuel des psychothérapies psychanalytiques qui considèrent l'interprétation comme

un acte pouvant être perçu comme violent et inassimilable.

## De la fiction au mythe d'origine

Pierre, adolescent métis mauricien accueilli en thérapie pour d'importants troubles du comportement, invente ce qui nous apparaît comme un véritable *mythe d'origine* (l'art-thérapeute écrit sous sa dictée) :

« C'est des astronautes, ça se passe en 2010. La NASA compte envoyer des astronautes pour voir s'il n'y a pas d'autre vie humaine ou des extraterrestres.

Ils envoient des astronautes sur des planètes très très loin et ils ne trouvent rien jusqu'à ce qu'ils contournent une grosse planète et trouvent une toute petite planète cachée derrière. Alors ils vont la visiter. Ils trouvent des E.T. avec une forme humaine, mais chaque membre est doublé : ex. 2 têtes, 4 bras, 4 pieds.

Ils commencent à essayer de discuter avec eux, quelques jours plus tard, ils appellent la terre pour leur dire leur découverte. Les astronautes repartent avec quelques E.T.

Arrivés sur terre, les E.T., étonnés, essaient de repartir, mais les astronautes leur disent de ne pas avoir peur, qu'ils repartiront bientôt pour revoir les leurs.

Tous les plus grands savants du monde viennent pour les examiner, poser des questions. Comment ils vivaient, ce qu'ils mangeaient. Les E.T. n'ont pas le même sang, ils ont un sang incolore qu'on ne voit pas tellement. Il faut mettre un produit coloré pour le voir.

Leur vue est deux fois plus performante que la nôtre. Après quelques jours, ce sont les terriens qui vont dans leur planète pour que les savants des E.T. les examinent, ils trouvent tout ça un peu bizarre et après avoir réfléchi, ils constatent qu'ils ont les mêmes membres mais doubles.

Après tout ça ils décident d'unir les deux terres, qu'ils soient ensemble. Les terriens ne sont pas tellement d'accord, ils hésitent un peu. Après quelques réunions, ils vont aller les voir et leur disent qu'ils veulent bien réunir les deux terres.

Ils demandent comment faire, après avoir fait cinq réunions à la suite, ils décident de vivre sur une autre planète plus grande.

Un siècle plus tard, tout était comme ils le voulaient : les enfants ont parfois quatre bras, d'autres deux bras. »

Le déplacement de l'énonciation – l'adoption d'un système énonciatif centré sur le récit – permet l'invention légendaire d'une origine (proche d'ailleurs du mythe platonicien rendant compte de l'homo- et de l'hétérosexualité), invention qui mobilise la *même logique* que celle mise au jour par Cl. Lévi-Strauss dans l'analyse des mythes collectifs : une opposition binaire initiale rigide (humains vs non-humains) est médiatisée et, en définitive, dépassée par l'arrivée d'un terme inattendu, complexe, problématique (humain *et* non humain).

Grâce à cette invention, et bien d'autres, notre patient fait d'une pierre deux coups : d'abord, il résout, en mobilisant la logique narrative mythique, l'énigme du métissage, et, de plus, en généralisant l'état de métis à tout être futur ; ensuite, il se place, comme énonciateur du mythe, symboliquement, à l'origine de sa propre existence de métis.

## Conclusion

Concernant le second aspect, la situation de production elle-même, rappelons que l'adolescent en question a dicté son invention au thérapeute. Accepter la *position de scribe* revêt ici une grande signification, en ce sens que cette fonction fait apparaître, comme en une mise en scène théâtrale, les différents acteurs présidant syncrétiquement à l'acte d'écriture, acte que nous avons déjà présenté comme métaphorique d'un auto-engendrement.

Si l'adolescent « manipule » (fait se mouvoir la main de l'adulte par le simple pouvoir de la parole, pouvoir ici quasi divin) le thérapeute prenant en charge la réalisation matérielle du processus, tous deux sont conjointement soumis à une force transcendante, ce que Michel Foucault dénommait l'« ordre du discours », sa puissance, son inertie.

Et le partage de cette nécessaire soumission, la reconnaissance que nous sommes autant écrits qu'écrivains, parlés que parlants, n'est-il pas un moyen précieux de dépassement du binarisme clos : auto- ou hétéro-engendrement ?

En 720 av. J.-C., Hésiode, dans les *Travaux et les Jours*, faisait ce constat déjà désespéré : « Je n'ai aucun espoir pour l'avenir de notre pays, si la jeunesse d'aujourd'hui prend le commandement demain. Parce que cette jeunesse est insupportable, sans retenue, simplement terrible. Notre monde a atteint un stade critique. Les enfants n'écoutent plus leurs parents. La fin du monde ne peut pas être loin. »

Non seulement la fin du monde ne s'est pas produite, mais les adolescents, au travers des cultures et des temps, ont continué d'opposer aux adultes une attitude rebelle, de contestation de l'autorité, de refus de la transmission des valeurs des générations antérieures.

Cette étonnante permanence à travers l'histoire, et pas seulement occidentale (d'autres constats équivalents proviennent, par exemple, d'Extrême-Orient), vient à nos yeux de la manifestation continue d'un événement, et cela depuis l'homínisation la plus précoce, celui de la transformation pubertaire.

Car c'est bien l'effacement du corps infantile et l'apparition d'un nouveau corps qui éveillent dans le psychisme de l'adolescent un scénario fantasmatique permettant de donner du sens à cette nouvelle naissance.

Le refus de l'autorité parentale, le rejet du langage adulte, la recherche de situations à risque où s'octroyer une nouvelle existence identifient aujourd'hui l'adolescent qui, dans ses comportements, engendre à la fois du même et du nouveau, virtuose qu'il ou

qu'elle est à se saisir des innovations technologiques de communication.

Accompagner un être en mutation continue n'est pas de tout repos. Et d'autant plus que l'adolescent n'est pas en mesure de dire le sens du bouillonnement interne produit et par l'orage hormonal et par les nouveaux et puissants scénarios imaginaires.

Mais chacun sait qu'il est bien plus aisé de supporter ce que l'on comprend !

C'est bien cette compréhension des mouvements intimes qui agitent l'adolescent qu'il convient de communiquer, largement, aux praticiens de l'adolescence, qu'ils soient éducateurs ou thérapeutes.

Quant aux parents, et nous en avons rencontré de bien démunis, l'essentiel est bien de leur montrer la nécessité de maintenir, coûte que coûte, la communication en signifiant à l'adolescent que le lien les unissant est fondé sur l'amour, et qu'au nom de l'amour, on ne peut, par exemple, les abandonner à leurs prises de risque. Et les aider à assumer un nouveau corps décevant ne passe pas par l'intervention de la chirurgie esthétique, qui connaît une inquiétante recrudescence. C'est un passage à l'acte qui vient anéantir tout effort d'assomption.

Partager avec l'adolescent un rejet de la violence, un amour sans limites du symbolique, du dit, en acceptant l'amnésie adulte quant aux émotions éprouvées autrefois, en reconnaissant ses ignorances, aussi, touchant les grandes énigmes de l'existence humaine partagée : la diversité des identités corporelles, la maladie, la folie, l'amour, la mort. En acceptant aussi que les manifestations de la gratitude, de l'amour retrouvé ne reviendront que, souvent, fort différées. Mais elles reviendront dans la vive émotion partagée.

Militant convaincu de la prévention, si difficile à mettre en œuvre dans un système trop attaché à l'évaluation (inadaptée à la prévention), nous avons envisagé et déjà, en partie, mis en pratique :

- notre hypothèse de compréhension des conduites à risque dans la refonte souhaitable des plans de prévention dont on constate la relative inefficacité ;
- le repérage, dans les nombreux échanges des adolescents sur les sites qui leur sont dédiés, d'indices formels de haut risque de passage à l'acte suicidaire, indices qui peuvent être repérés par une lecture automatique et déclencher, après contrôle humain, une proposition d'aide ;
- l'utilisation de la théorie des instances (celle dépendant du corps et celle de distance réflexive) dans l'examen clinique des conflits subis et exprimés par les adolescents et la conception d'une aide résolutive psychothérapeutique.




Françoise Dolto disait que l'adolescent devenait adulte en ayant, enfin, pardonné à ses parents. Nous espérons avoir élucidé, en partie, l'objet de ce pardon : le fait de l'avoir conçu, unilatéralement, et fait naître dans un monde dominé par les adultes. Mais ce monde continue de changer, dans la recherche de la compréhension et du respect de l'identité irréductible de tout adolescent.

# Bibliographie

- Assoun P.-L., *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Economica, 2004.
- Benveniste E., *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard, 1974.
- Bonnet G., *Symptôme et conversion*, Paris, PUF, 2004.
- Birraux A., *L'adolescent face à son corps*, Paris, Bayard, 1994.
- Darrault-Harris I., « Énonciation écrite à l'adolescence et fantasme d'auto-engendrement », in AFAT, *Adolescence, rencontre de l'écriture*, Toulouse, Érès, 1994.
- Darrault-Harris I., « Vers une typologie sémio-linguistique des appels des adolescents ? », *Adolescence*, n° 21, 2002, pp. 133-139.
- Darrault-Harris I., « La sémiotique du comportement », in Hénault A. (éd.), *Questions de sémiotique*, coll. « Premier Cycle », Paris, PUF, pp. 389-425.
- Darrault-Harris I., « Des mots et d'aimer, dire l'amour, la sexualité : énonciations adolescentes », *La Lettre du GRAPE*, octobre, 2001, pp. 61-65.
- Darrault-Harris I., « L'énonciation adolescente », *Adolescence*, n° 33, pp. 223-234.
- Darrault-Harris I., « Vers un modèle des comportements et des discours adolescents », *Figures de la psychanalyse*, n° 9, 2004, pp. 127-136.
- Dolto Fr., *La Cause des adolescents*, Paris, Robert Laffont, 1988.
- Freud S., *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1917, XXIV<sup>e</sup> leçon, « La nervosité commune », G.W. XI (p. 406).
- Goudaillier J.-P., « Linguistique et pratiques sociales en Zone Urbaine Sensible », *Adolescence*, n° 70, pp. 849-858.
- Goudaillier J.-P., *Comment tu t'habilles. Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.
- Gouffas C., Granier J.-M., Mathé A. (en coll. avec Darrault-Harris I.), *Les trois corps adolescents. Traitements linguistiques automatiques et analyse sémiotique du « corps »*, dans les données textuelles de Fil Santé Jeunes (Agence Think-out, Paris), disponible sur [www.think-out.fr](http://www.think-out.fr).
- Gutton P., *Le Pubertaire*, Paris, PUF, 1991.
- Haza M., Rohmer T., *Challenges numériques sur les réseaux sociaux*, Bruxelles, Yapaka, 2020.
- Jeammet P., *Anorexie, boulimie. Les paradoxes de l'adolescence*, Paris, Pluriel, 2004.
- Jeammet P., *L'adolescence*, Paris, Solar, 2002.
- Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, coll. Quadrige, Paris, PUF (1967), 2002.

- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, 2012.
- Le Breton D., *Corps et adolescence*, Bruxelles, Yapaka, 2016.
- *Lexik des Cités*, Collectif Permis de vivre la ville, Paris, Fleuve noir, 2007.
- Platon, *Le Banquet*, Éd. Philosophie, 2018.
- Marty F. (dir.), *L'illégitime violence*, Toulouse, Érès, 1997.

## Pour approfondir le sujet

-  · Souffrance à l'adolescence : à quoi être attentif ?, avec Philippe Lacadée
- Faut-il prendre l'adolescent « au mot » ?, avec Philippe Lacadée
- Quand un ado dit « j'ai la rage », qu'est-ce que cela signifie ?, avec Danièle Epstein,
- La radicalité à l'adolescence, une voie de réenchâtement du monde, avec Michèle Benhaim
- Quel est le statut de la parole à l'adolescence ?, avec Philippe Lacadée
- Le virtuel, une aire de construction pour l'adolescent ?, avec Angélique Gozlan
- Souffrance à l'adolescence : à quoi être attentif ?, avec Philippe Lacadée
- L'adolescence à l'image de l'enfance, avec Bernard Golse
- Les bienfaits de l'optimisme chez l'adolescent, avec Alain Braconnier
- ...
-  · À l'adolescence, s'engager pour exister, de Marie Rose Moro et Adrien Lenjalley
- Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations, de Aurore Mairy
- Ensauvagement du monde, violence des jeunes, de Danièle Epstein
- L'attachement, un lien revisité à l'adolescence, de Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger, Claire Lamas
- Paradoxes et dépendance à l'adolescence, de Philippe Jeammet
- ...
-  · Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence
- Le porno et les ados
- ...

sur [yapaka.be](http://yapaka.be)

# CONTEXTE COVID-19

## Ressources pour les professionnels

### VIDÉOS EN LIGNE



[Adolescence] Sophie Maes

dont

- Covid-19 : distanciation sociale, mesures sanitaires ... que devient la place du toucher à l'école ? [ objets non partagés, évitement du toucher ]
- En période de crise sanitaire, comment aménager le toucher, moyen de communication essentiel entre adulte et enfant aussi dans les collectivités ?

[Santé mentale] Catherine Zittoun

[Adolescent et école] Laélia Benoit

[Attention à l'autre] Denis Mellier

[Enfance] Vanessa Griendl

[Enfance] Nathalie Ferrard

[Phases de la crise] Delphine Pennewaert

[Incidences de la crise] Nathalie Grandjean

[Société] Jean Van Hemelrijck

[Adolescents en souffrance] Michèle Benhaim

[Adolescence] Bernard Golse

[AMO - Aide en milieu ouvert] Mathieu Blairon

[Harcèlement virtuel] Angélique Gozlan

[Précarité] Farah Merzguioui

[Adolescence] Fabienne Glowacz

[Travail d'équipe] Muriel Meynckens-Fourez

[Précarité - Séparation] Gérard Neyrand

[Port du masque] Marie-Rose Moro

[Adolescence] Marion Haza

[Parentalité] Geneviève Bruwier

[Société] Roland Gori

[Maltraitance - Déconfinement] Virginie Plennevaux

[Adolescence] Vanessa Griendl

...

### PODCASTS DES CONFÉRENCES EN LIGNE

- *Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?*, avec Pierre Delion – webinaire du 25 juin 2021
- *Après des mois de confinement, comprendre les stades de la crise*, avec Delphine Pennewaert - webinaire du 7 mai 2021
- *Après des mois de confinement, quelques pistes pour renouer avec notre vitalité*, avec Jean Van Hemelrijck - webinaire du 23 avril 2021
- *Les adolescents et les réseaux sociaux*, avec Angélique Gozlan - webinaire du 26 mars 2021
- *Accueillir la vie en temps de pandémie*, avec Pascale Gustin - webinaire du 5 mars 2021
- *Ensauvagement du monde, violence des jeunes*, avec Danièle Epstein - webinaire du 29 janvier 2021
- *Rire en temps de crise*, avec David Le Breton - webinaire du 4 décembre 2020
- *Six moments fondateurs pour s'émerveiller autour du bébé*, avec Ayala Borghini – webinaire du 30 octobre 2020
- *Adolescence en temps de COVID-19, entre crises-passions et crispation*, avec Aurore Mairy - webinaire du 12 juin 2020

...

**Durant le contexte Covid-19, retrouvez de nouvelles vidéos en ligne réalisées à partir de vos questions.**

Faites-nous part de vos questions relatives à vos pratiques professionnelles ajustées dans ce contexte particulier. Nous nous en ferons le relais via le site

sur yapaka.be



# Temps d'Arrêt / Lectures

## Dernier parus

**55. La grossesse psychique : l'aube des liens.**

Geneviève Bruwier

**56. Qui a peur du grand méchant Web ?** Pascal Minotte\*

**57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.**

Françoise Molénat\*

**58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».** David Puaud\*

**59. Protection de l'enfance et paniques morales.** Christine Machiels et David Niget

**60. Jouer pour grandir.**

Sophie Marinopoulos

**61. Prise en charge des délinquants sexuels.**

André Ciavaldini

**62. Hypersexualisation des enfants.**

Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon\*

**63. La victime dans tous ses états.** Anne-Françoise Dahin\*

**64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».** Serge Tisseron

**65. Soutien à la parentalité et contrôle social.** Gérard Neyrand

**66. La paternalité et ses troubles.** Martine Lamour

**67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.** Bernard Golse

**68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?** Benoit Bastard

**69. À la rencontre des bébés en souffrance.** Geneviève Bruwier

**70. Développement et troubles de l'enfant.** Marie-Paule Durieux

**71. Guide de prévention de la maltraitance.** Marc Gérard

**72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.** Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

**73. Le lien civil en crise ?** Carole Gayet-Viaud

**74. L'enfant difficile.** Pierre Delion

**75. Les espaces entre vérité et mensonge.** Christophe Adam, Lambros Couloubaritsis

**76. Adolescence et conduites à risque.** David Le Breton

**77. Pour une hospitalité périnatale.** Sylvain Missonnier

**78. Travailler ensemble en institution.** Christine Vander Borgh\*

**79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.**

Marie Rose Moro\*

**80. Rites de virilité à l'adolescence.** David Le Breton

**81. La nécessité de parler aux bébés.** Annette Watillon-Naveau

**82. Cet art qui éduque.**

Alain Kerlan et Samia Langar\*

**83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans.**

Marie-Paule Durieux

**84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.** Rita Sferrazza

**85. Introduire l'enfant au social.** Marie Masson

**86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?** Pierre Delion

**87. Corps et adolescence.** David Le Breton

**88. La violence conjugale frappe les enfants.** Christine Frisch-Desmarez

**89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?** Véronique Le Goaziou

**90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.** Gérard Neyrand

**91. Les risques d'une éducation sans peine** Jean-Pierre Lebrun

**92. La vitalité relationnelle du bébé.** Graciela C. Crespin

**93. Prendre soin du bébé placé.** Geneviève Bruwier\*

**94. Les trésors de l'ennui.** Sophie Marinopoulos

**95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.** Michel Tozzi

**96. Coopérer autour des écrans.** Pascal Minotte

**97. Les jeunes, la sexualité et la violence.** Véronique Le Goaziou

**98. Evolution du traitement des ruptures familiales.** Benoit Bastard

**99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.** Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

**100. Prévenir la maltraitance.** Vincent Magos

**101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.** Dany-Robert Dufour

**102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.** Gérard Neyrand

**103. L'attention à l'autre.** Denis Mellier\*

**104. Jeunes et radicalisations.** David Le Breton

**105. Le harcèlement virtuel.** Angélique Gozlan

**106. Le deuil prénatal.** Marie-José Soubieux, Jessica Shulz

**107. Prévenir la négligence.** Claire Meersseman

**108. A l'adolescence, s'engager pour exister.** Marie Rose Moro

**109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.** Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau

**110. La portée du langage.**

Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze

**111. Être porté pour grandir.** Pierre Delion

**112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».** David Puaud

**113. Quand la violence se joue au féminin.** Véronique Le Goaziou

**114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies.** Vincent Magos

**115. Mères et bébés en errance migratoire.** Christine Davoudian

**116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...** Daniel Coum

**117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux.** Marion Haza, Thomas Rohmer

**118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.** Ayala Borghini

**119. Rire... et grandir.** David Le Breton

**120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations.** Aurore Mairy

**121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.** Danièle Epstein

**122. Accueillir la vie en temps de pandémie.** Pascale Gustin

**123. L'entrée dans le langage.** Jean-Claude Quentel

**124. Naître et grandir.** Jacques Gélis

**125. La parentalité désorientée Mal du XXI<sup>e</sup> siècle ?** Ludovic Gadeau

\* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne...

En Belgique uniquement

# Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou [infos@cfwb.be](mailto:infos@cfwb.be)



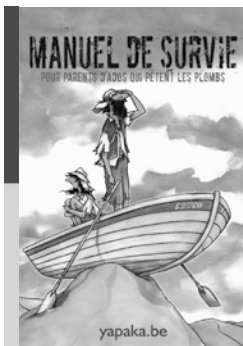
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS